

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alphonse SIDLER

Comme pas un !

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 85-88

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Comme pas un !

Monsieur et Madame sont à table. Ils déjeunent.

Le nez plongé dans son journal, Monsieur mange et lit, sans bien savoir, semble-t-il, ni ce qu'il lit ni ce qu'il mange. L'œil distrait, derrière son lorgnon à monture d'ébène, le front malicieusement plissé, il attend l'ouverture des feux qui ne peut tarder.

Madame, sur ses nerfs, n'a pas desserré les dents de la matinée : et les petits coups de sa fourchette, piquant les pois verts qu'elle grignote fiévreusement, prédisent

l'explosion très-prochaine d'une mauvaise humeur trop concentrée.

Le dessert est servi. Monsieur, contre ses habitudes, allume un havane et continue sa lecture. Madame, qui savourait sa confiture, s'indigne, repousse son assiette et, fière, se lève. Elle va à sa bibliothèque, l'ouvre, en tire un élégant volume qu'elle présente à son mari, avec affectation :

« Un petit traité de politesse, Monsieur. Lecture pour vous plus profitable que celle de votre intéressant journal !

— Merci, Léonie, je n'ai pas le temps : une autre fois !

— Monsieur n'a pas le temps ! . . . Eh bien je vais lui rappeler le premier chapitre, où...

— Léonie, si tu ne me laisse pas tranquille, je sors.

— Ah ! Monsieur n'est pas assez sorti hier depuis dîner jusque tard dans la nuit. Il se plait mieux au café que chez lui. Il y a six mois, je ne lui connaissais pas encore des goûts aussi dépravés, sinon . . .

— Voyons, tu es ridicule. Hier nous avons réunion du comité, je te l'ai dit, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à minuit ?

— Non, mais nous avons causé de choses et d'autres, et je me suis oublié.

— C'est aussi parce que Monsieur s'est oublié, qu'il s'est retiré dans sa chambre, en tapinois, sans donner le bonsoir à sa femme ?

— Voudrais-tu dire que j'avais bu ?

— Pas précisément. ...

— Que je me suis mal conduit ?

— Pour une fois dans la semaine que je passe la soirée dehors, il faut que je reçoive une grêle d'aménités, dont je me passerais bien, je t'assure. On me boude tout un jour, même deux . . . Certes, si je n'étais pas plus que bon garçon, si je n'étais pas trop bonasse, c'est tous les soirs, oui, tous les soirs que je sortirais, pour t'apprendre. Mais je cède toujours, c'est là mon défaut. Et ce soir, qui sait ? je suis dans le cas de veiller ici dans ton agréable compagnie.

— Merci pour l'épithète.

— Allons, remets à ce soir cette sottise querelle ; je ne te réponds plus maintenant. Laisse-moi terminer cet article.

— Comme il vous plaira, Monsieur. A ce soir. »

Le lendemain de cette petite scène intime, Monsieur, en habit, ganté, brosse, correct, attend Madame pour aller à la grand'messe : c'est dimanche.

Madame, il ne l'a pas revue depuis hier à déjeuner. Le soir elle était sortie, en cachette, chez une cousine, une confidente des bons et mauvais jours, discrète, il est vrai, une exception, mais très laide, oh oui, bien laide Mademoiselle Albertine.

Maintenant Madame fait sa toilette, depuis cinq bons quarts d'heure. Encore deux, et puis elle sera visible : c'est l'habitude.

Madame est prête. Elle entre. Monsieur a composé ses traits : il a l'air sévère. Gravement assis dans le coin d'un canapé de velours rouge, il n'a pas salué. Il reste impassible.

Les joues de Madame se sont légèrement empourprées ; elle n'a pas aujourd'hui cette raideur d'hier. Elle

se fait plutôt câline, mais adroitement, sans trop baisser pavillon.

« Bonjour, Alfred, » a-t-elle hasardé.

Bonsoir... (se reprenant :)... Bonjour, Madame. Excusez-moi, n'ayant pu vous le donner hier, ce bonsoir m'est resté sur les lèvres.

— Alfred, ne recommence pas, je t'en supplie.

— Ah, voilà qui me plaît. Madame hier me boude et me harcèle de gentilleses, parce que je suis resté quelques instants à causer au casino, après ma réunion.... Et puis elle, elle disparaît, avant dîner, s'il vous plaît, jusque tard dans la nuit.

— Je t'ai fait prévenir que j'étais chez Albertine.

— Et vous êtes restée tout le temps chez elle ?.... Vous en aviez des secrets à confier ou des conseils à demander ?

— Beaucoup, dit une voix étrangère partant subitement de la porte entrebâillée.

Mademoiselle Albertine, qui a dans sa maison ses entrées parfaitement libres, avait bien heurté deux fois à la porte,... mais sans réponse. Alors, entendant prononcer son nom, elle avait résolument annoncé sa présence, quitte à s'excuser ensuite pour sa manière un peu cavalière de s'introduire.

Connue pour sa rondeur et sa franchise, elle fut vite pardonnée, et la discussion reprit de plus belle. Mais Alfred avait maintenant deux adversaires à combattre: Léonie, qui toutefois s'était quelque peu calmée à l'arrivée soudaine de sa cousine, et puis Albertine, dont Léonie avait monté la tête, mais qui, beaucoup plus âgée que nos jeunes époux, ayant fait plus de chemin

dans la vie, acquis plus d'expérience, savait aussi faire la part des choses, discuter à sang-froid et raisonner sans parti pris. Aussi de loyale adversaire qu'elle était au commencement, raisonnant parfaitement la situation, devint-elle bien vite juge impartial et dévoila sans détours l'opinion qu'elle s'était faite :

« Monsieur s'attardait trop le soir. Madame, jalouse et d'une humeur très inégale, était trop épineuse, volontaire, parfois même ridicule dans ses piquades et ses bouderies. »

Tous deux, très naturellement, s'en défendirent tout d'abord. Les si, les mais, les non, pleuvaient : c'était à qui se blanchirait le mieux.

Finalement Monsieur reconnut ses torts, mais aussi n'est-ce pas Madame....

Madame céda: il y avait effectivement quelque chose à corriger à son caractère. Mais aussi, pourquoi Monsieur...

L'affaire s'arrangeait ; la paix n'était pas loin.

Albertine s'en réjouissait. Tacticienne de première force, elle coupa la discussion au bon point.

« C'est l'heure. Dépêchons. A la grand'messe! »

(A suivre)

ALPHONSE SIDLER.